Le Herald (qui trouve sans doute notre feuille trop peu étendue pour nous envoyer sa feuille de chaque jour) contient dans son numéro du 9 coté du passage suivant: "La Démocratie Pacifique mentionne que l'Archevêque de Lyon a actuellement ordonné des prières pour la conversion du Pape! Plusieurs prêtres ont refusé de le faire. Le pauvre Archevêque est dans l'état (plight) de l'Archevêque de Gil-Blas, quand il mit Gil à la porte." En vérité, nous sommes surpris d'un pareil paragraphe; le Herald ne doit pas être sans savoir qu'en ce qui regarde la Religion Catholique et ses ministres, la Démocratie Pacifique n'est pas un juge impartial. Ensuite, lors même que le Cardinal-Archevêque de Lyon n'aurait pour lui que ses cheveux blancs et sa conduite irréprochable jusqu'à ce jour, il ne faudrait pas l'injurier pour un premier manquement; et à plus forte raison, faut-il ne pas se tourner en dérision, lorsqu'il ne fait que son devoir. Car remarquons-le, la Démocratie Pacifique ne dit pas la vérité dans le passage cité par le Herald; la vérité est, que S. E. le Cardinal de Lyon a ordonné des prières pour demander à Dieu, de faire triompher le Pape de ses ennemis; et de lui accorder toutes les lumières nécessaires pour bien conduire son immense troupeau. Voilà qui est parement dans les règles, et qui ne méritait que des éloges et non des injures.

On verra bien remarquer la correspondance qui nous est adressée de St. Jacques; elle nous signale la libéralité remarquable de M. Masson, de Terrebonne. C'est un acte au dessus de tout éloge, et en même temps un exemple du bon emploi des richesses.

CONFIRMATION DES ACTES DU CONCILE PROVINCIAL DE BALTIMORE.

LETRE DU SOUVERAIN-PONTEFE, PIE IX. Vénérables Frères, Salut et bénédiction apostolique.

Les lettres que vous adressâtes de Baltimore à notre prédécesseur Grégoire XVI d'illustre mémoire, accompagnant les actes et décrets du sixième Concile Provincial, tenu dans cette cité dans le mois de mai 1846, que vous avez soumis pour recevoir l'approbation et la confirmation, nous sont parvenues peu de temps après que ce Pontife eût été appelé à recevoir la récompense de ses vertus, et que nous, quoique indignes, nous eussions été promu à la chaire de St. Pierre. C'était notre devoir de vous répondre sans délai, mais nous pensâmes qu'il valait mieux attendre, selon la coutume, jusqu'à ce que les procédés du concile ci-dessus mentionné eussent été référés à nos vénérables frères, cardinaux de la Congrégation de Propaganda Fide, pour être soigneusement examinés, et enfin que passions savoir leur rapport à ce sujet.

A présent que ceci est fait, et que l'on a pu voir à toutes les choses relatives à l'établissement de nouveaux sièges épiscopaux dans votre province, et à l'élection et institution des évêques, nous avons jugé à propos de vous adresser cette lettre comme l'expression de nos sentiments. Nous nous réjouissons beaucoup du récit satisfaisant que vous nous faites de l'extension grande et rapide de la religion catholique aux Etats-Unis. Nous vous complétons l'assurance de votre courage et de vos travaux, et du zèle singulier qui vous anime pour la Propagation de la Religion, et pour l'extension de cette partie de la vigne du Seigneur confiée à vos soins et à votre sollicitude pastorale. Nous espérons de plus que l'avenir, par le moyen de vos puissants efforts, produira des fruits plus abondants encore. Nous vous promettons sincèrement que nous n'épargnerons rien pour vous venir en aide, ou pour être utile à la cause de la religion dans cette partie de l'Eglise que vous gouvernez.

Tout en vous faisant connaître, par le moyen de nos Vénérables Frères, les cardinaux de la sainte Eglise Romaine, nos sentiments fraternels à votre égard, nous vous donnons cordialement notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeur, le treizième jour de jour 1847, la première année de notre Pontificat.

PIE IX.

A nos Vénérables Frères Samuel, Archevêque de Baltimore, et ses suffragants.

LETRE DU P. HANIPAUX, DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

Ste. Croix, Ile Manitouline, 22 juillet 1817.

Laisant de côté mes autres courses parmi les sauvages, je ne veux vous parler aujourd'hui que du petit voyage de 15 jours que j'ai fait au lac Nipissing.

De notre mission à Ste. Croix de Manitouline, on fait d'abord 15 lieues sur le lac Huron; puis on entre dans la rivière des Français qui n'est qu'une chaîne de petits lacs qui se jettent les uns dans les autres par des rapides très-violents. Les rives sont formées de rochers nus et arides fendus quelquefois pour laisser passage à quelques arbres rares et de mauvaise venue. J'avais 3 Sauvages pour conducteurs et pour rangers. Je ne vous dis rien du désagrément des portages et de la guerre sanglante que nous ont faite les marionnettes.

Nous arrivâmes vers le soir vis-à-vis les cabanes des Sauvages, qui étaient sur la rive opposée. La pluie tombait en abondance. Il était trop tard pour traverser. Nous campâmes en ce lieu. Le lendemain matin, 19 juin, le temps était magnifique. De très bonne heure nous lançâmes nos canots sur le lac. Mes Sauvages me dirent: "Père, veux-tu? élevons un pavillon pour leur annoncer que ce sont des étrangers

qui viennent de loin." Ils le firent. A la vue de ce mouchoir rouge qui flottait au haut d'une perche, les Sauvages de Nipissing se réunirent sur la rive pour accueillir le canot papivés. Il est si rare pour eux d'avoir dans ces parages quelque occasion de briser la monotonie de leur vie errante. Cependant le bruit avait couru parmi eux au commencement du printemps, qu'une Robe noire devait venir visiter leurs solitudes. Ils l'attendaient le 13 juin, nous étions au 19; ils ne comptaient plus le voir. Quand ils virent le canot s'approcher et qu'ils purent distinguer la Robe noire, la joie ne tarda pas à éclater. Ils coururent à leurs fusils, et vinrent faire sur le rivage trois ou quatre décharges générales pour saluer sa bonne venue.

Descendu à terre, je me croyais en pays de connaissance après une réception si amicale. Je circulais dans toute la foule pour donner la main à chacun. J'étais trop ému pour leur dire quelques mots. Tout près du rivage est la maison de l'Agent de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, M. Simpson le gouverneur général venait de la visiter. Il y avait laissé des adresses à mon sujet, et je ne saurais trop me louer de l'accueil que j'y ai reçu. M. l'Agent est venu me prier de leger chez lui et de choisir l'endroit que je voudrais pour établir ma chapelle.

Il était 7 1/2 du matin. Les préparatifs furent bientôt faits pour célébrer la sainte messe. Je dressai ma chapelle et je donnai le signal. Toute la population était présente. On ne comptait alors que 60 à 70 adultes. J'entendis de mon mieux le Veni Creator au Sauvage, et mes conducteurs m'aiderent à continuer. Mon instruction fut courte. Je leur en dis assez pour leur faire comprendre la joie que je ressentais, je leur annonçai que je passerais huit jours au milieu d'eux et que chaque jour je voudrais leur parler plusieurs fois du Grand-Esprit. Je me mis en effet à faire trois instructions chaque jour, sans compter deux catéchismes pour les enfants. Les Sauvages qui habitent ce lac sont sauteux de nation et ne vivent que sous des tentes comme tous les peuples errants. Ils se réunissent à certains époques autour de ce comptoir, pour leur petit commerce. Les lacs et les bois leur fournissent dans ces parages une nourriture abondante. Le jeu, la danse et l'oisiveté remplissent leur vie, quand ils ne sont pas à la chasse ou à la pêche. Il m'est arrivé plus d'une fois de parcourir tout le camp, la clochette à la main et de chanter presque seul le cantique pour commencer l'instruction, sans que mes néophytes paresseux se missent en devoir de venir écouter. J'étais forcé de sortir en surplus et d'aller à l'entrée de chaque cabane pour les avertir. Je les trouvais nonchalamment étendus sur leurs nattes et dormant tranquillement. Il me fallait les réveiller et les faire marcher. Ils m'obéissent. Je les menais tous devant moi comme les brebis du Divin Pasteur. J'ai eu peur un moment qu'ils ne pussent pas me comprendre; car je parle mal le Sauvage et je suis plus habitué à l'Outawa qu'au Sarnoux. M. l'Agent voulait bien quel-fois me servir d'interprète; mais ils ont fini par me comprendre.

A voir ces Sauvages dans la chapelle, vous les eussiez pris pour des Canadiens, les jeunes gens surtout. Ils sont habillés comme eux, et malgré les chaleurs excessives, ils tenaient pour venir à l'église à mettre sur leurs épaules toute leur garde robe. Outre un habit de drap et un gilet, ils ajoutaient un énorme capot de drap brun.

Plusieurs de ces bons Sauvages étaient du nombre de ceux qui n'avaient dit l'année dernière à Manitouline; "nous ne sommes pas à la prière, parce que depuis que nous sommes baptisés, nous n'avons point vu la Robe noire pour nous instruire." Je leur expliquai le symbole, les commandements de Dieu, ceux de l'Eglise, l'oraison dominicale etc. Ils répondirent assez exactement aux questions que je leur faisais. Un bon nombre savent leurs prières. S'ils vivaient plus longtemps ensemble, ils s'instruiraient mutuellement, mais ils sont presque toujours dispersés dans les bois.

Comme les Sauvages viennent tous les ans et souvent plusieurs fois par an, camper en ce lieu, je leur ai fait préparer un cimetière. Ils l'ont entouré d'une bonne clôture. Je lui bécail avec les cérémonies prescrites par le rituel. Une grande croix s'élevait au milieu avec des branches sur ses bras. Je n'avais pas oublié non plus la tige aux trois branches plantée à ses pieds. Je leur donnai de mon mieux l'explication de toutes ces pieuses pratiques, en y attachant surtout l'idée de nos mystères.

Immédiatement après cette bénédiction nous y enterrâmes solennellement le corps d'une jeune fille de 16 à 18 ans, morte quatre jours avant mon arrivée. Malade depuis longtemps, elle avait obtenu de ses parents d'être transportée du fond des bois jusqu'à ce lieu de leur campement ordinaire, dans l'espérance que le prêtre y viendrait peut-être bientôt. Quelques instants avant de mourir, elle disait à sa mère qui me l'a rapportée: "ma mère, je m'en vais. Une femme vêtue de blanc est venue me voir tout à l'heure et elle m'a dit: ma fille viens avec moi." Cette pauvre enfant était baptisée depuis quelques années.

Mes Sauvages chantaient volontiers des cantiques. Il y avait parmi eux plusieurs voix magnifiques. Je ne vous ai pas encore dit, je crois, qu'il y a des Sauvages ne chantent pas à tue-tête, comme au sud St. Louis ou au lac des Deux Montagnes. Ils se contentent à leur voix son ton naturel, et leur chant est très-général. Ils savent beaucoup de cantiques, et quoi qu'il y en eût très-peu à savoir, ils me suivaient comme s'ils avaient eu des livres sous les yeux.

Orce infidèles se sont trouvés là, conduits mystérieusement par la divine Providence. Trois d'entre eux qui viennent plus souvent à Nipissing se livrent sans résistance à la grâce qui les appelle au baptême. Un homme de 70 ans; un homme de 30 ans et un autre de 40. Nous ne savons leur âge, qu'à peu près, car il y en a très-peu qui puissent en rendre compte.

Deux autres, Thoma et la femme, avaient déjà fait baptiser quatre de leurs enfants à Témiskaming par le R. P. Oblat qui va y faire la mission, mais ils n'ont jamais voulu consentir eux-mêmes à le recevoir.

Tous ces infidèles venaient aux instructions et j'allais chaque jour les visiter dans leurs cabanes. Un d'eux me fit un jour cette singulière question: "Si nous nous fissions baptiser moi et ma femme, est-ce que nous ne pourrions pas nous confesser tous les deux à la fois?" Si vous le voulez tous les deux, répondis-je, il n'y aurait pas de difficulté; mais cependant il faudrait ensuite dire chacun un petit mot en particulier à la Robe noire, parce que, vous-le savez, nous avons des péchés que tu ne voudrais pas laisser connaître à ta femme; et elle pourrait être dans le même cas. Peut-être aurais-je aussi quelque chose de plus à dire à l'un qu'à l'autre."

Ils goûtèrent bien mes raisons; je leur expliquai le secret de la confession, son efficacité etc. Ils se montrèrent tous les jours plus avides d'être instruits. Pendant que je leur exposais les mystères du symbole, on aurait dit que la foi entraînait à vue d'œil dans leur âme.

Trois autres résistèrent plus longtemps. C'étaient un homme, sa femme et leur jeune homme âgé de 20 ans. Tous les autres enfants de cette famille étaient baptisés. Ils continuaient à fréquenter la chapelle. La veille du jour où je devais conférer le baptême aux adultes, le jeune homme se prononça avec résolution. Ses parents ne le firent que le lendemain. Ils étaient assez instruits; je les admis sans hésiter. Quand les Sauvages dans ces contrées ont le degré suf-

fisant de connaissance de nos mystères, et qu'ils montrent le désir du baptême, le repentir de leurs péchés et la volonté de bien vivre, nous les admettons facilement au baptême, surtout quand nous savons que nous ou d'autres pourrions les revoir plus tard. En voici la raison: avant le baptême, ils nous sont comme étrangers, ils nous supportent même quelquefois avec peine; nous ne pouvons guères les instruire. Après le baptême, la foi les subjuge; ils sont comme des enfants à notre égard. Nous avons libre accès auprès d'eux et ils nous sont soumis. Nous avons la liberté alors de les instruire amplement.

Enfin le dimanche 27 juin je baptisai ces huit adultes. Leur joie était grande et la mienne au si. Ils venaient avec candeur solliciter quelques avis, demander quelque image ou quelque médaille pour se souvenir de la grâce qu'ils avaient reçue.

J'en aurais baptisé un de plus s'il n'avait tenu qu'à moi, un vieillard qui paraissait bien avoir plus de 70 ans. Il était venu de fort loin et se montrait très-assidu aux instructions. Il me comprenait peu. J'allais avec un interprète l'instruire en particulier. Il m'écoutait comme un homme qui est poussé intérieurement par la grâce. A chaque instant il me paraissait prêt à exprimer le désir du baptême; mais sa femme n'avait pas les mêmes dispositions. Elle ne me voyait qu'avec peine venir parler de la Prière à son mari. L'empêcha-t-elle de se prononcer pour la foi? Je n'en sais rien: le vieillard flottait toujours indécis. Le jour des baptêmes, j'allai encore le voir avant la cérémonie.—"Eh bien! que pense-tu maintenant, lui dis-je? "Il ne sut que me répondre; il ne vint même pas à la fête. J'allai lui faire mes adieux le lendemain. Il vint me serrer la main et me dit: je suis bien aise de l'avoir comme je n'ai pas pu me faire baptiser cette fois-ci, mais je reviendrai à l'autre printemps, et tu me baptiseras." Dieu veuille qu'il puisse accomplir ce projet!

Ce vieillard avait un fils encore plus inaccessible que lui à la grâce. Voici un peu de mots son histoire et celle d'un jeune homme qui était venu avec lui du même endroit. Ils étaient tous deux avec leurs femmes, ces deux femmes étaient sœurs, et originaires de Nipissing. Je ne sais comment elles s'étaient mariées à ces jeunes gens éloignés. Le premier jeune homme était tout-à-fait infidèle; l'autre avait été baptisé très-jeune par un prêtre catholique. Il était tombé depuis entre les mains des mécréants, et ensuite un infidèle prit soin de son éducation. Il avait fait un mélange du catholicisme, du méthodisme et des rites idolâtriques.

Les deux jeunes gens étaient bien décidés à rester ce qu'ils étaient; mais les deux femmes étaient baptisées et les exercices de cette petite mission les attachèrent plus fortement que jamais à leur sainte religion. Elles étaient désolées de voir que leurs maris ne voulaient pas prier avec elles. Comme leur mariage n'avait pas reçu la bénédiction du prêtre, elles craignaient qu'il n'était pas indissoluble. Elles déclarèrent donc à leurs maris que s'ils ne voulaient pas adopter la même prière qu'elles, elles ne voulaient plus rester avec eux. Le jeune homme infidèle, qui était venu aux instructions, (par force, je crois), ne voulut pas changer. La femme finit par elle le reconvoya.—"Je ne l'aime plus, me dit-elle, parce qu'il ne prie pas."

L'autre jeune homme ne disait ni oui, ni non. Il s'aimait beaucoup lui et sa femme. Cette pauvre chrétienne voyait qu'il ne voulait pas prier, tomba malade de chagrin. J'allai trouver le jeune homme et je lui dis: "tu vois comme elle t'aime! vous seriez heureux si vous priiez tous les deux ensemble." Après quelques moments d'hésitation et de silence, il me dit: "je ne veux pas la quitter."—Je lui parlai de la religion et du bonheur dont on jouit quand on la pratique; eh! bien, me dit-il, j'ai à confesse ce soir." Il vint effectivement. Je bénis son mariage, et sa femme commença. Le jour de mon départ ils vinrent me faire leurs adieux et me leurrer quelques petites images en souvenir. Ils se proposaient d'aller à Manitouline pour les présents et ils comptent m'y revoir.

Le lundi 28 juin, je devais partir. Je célébrai encore une fois la sainte messe au milieu de ces chers néophytes. Je bénis un mariage et je donnai mes derniers avis. J'allai ensuite dans toutes les cabanes faire mes adieux à chacun en particulier et j'en parlai dans mon canot. Ils étaient tous réunis sur le rivage, j'étais assis en les voyant et on les bénissant une dernière fois. Une cinquantaine de fusils les tint des décharges continuelles et ils ne cessèrent de faire feu que lorsqu'ils nous eurent presque perdus de vue.

Nous n'étions pas encore très-éloignés quand en doublant une pointe de terre nous rencontrâmes un canot qui le maître de canot vint nous. C'étaient trois familles de Sauvages qui venaient de loin. Il venait après depuis deux jours seulement la présence de la Robe noire à Nipissing, et ils accouraient. Les décharges qu'ils avaient entendues, leur avait fait soupçonner que le missionnaire allait partir. Ils déposent sur le rivage les vieillards, les enfants et les bagages et les plus vigoureux font voler le léger canot pour me répondre. Quelle était ma douleur! Je ne pouvais pas retarder mon départ d'un seul jour.—Je leur dis: ne viendrez vous pas dans un mois à Manitouline pour les présents?—Nous irons, me répondirent-ils. Ils y ont trop longtemps que nous n'avons pas vu de Robes noires. Je me consolai un peu là dessus. Ils ajoutèrent: nous avons deux enfants qui ne sont pas baptisés, est-ce que tu ne les baptiseras pas?—Je leur dis: je le ferai volontiers. Nous les suivîmes jusqu'au rivage où était le départ précédent. Je mis mon surplus et une étole, et sur cette vive descente j'admis dans le sein de l'Eglise ces deux jeunes créatures qui n'avaient pas plus de 18 mois. J'avais ainsi baptisé onze enfants, sans compter les adultes.

Je suis etc. M. J. V. HANIPAUX, S. J.

ÉTATS-ROMAINS.

—On écrit de Rome, le 10 août: "Le cardinal secrétaire d'Etat a fait le choix des députés sur les listes présentées par les gouvernements des différentes provinces.

- Voici les noms de ces députés: "Rome, le Prince Barberini, M. Vanotelli, avocat. "Camerin de Rome, M. Lanuti, avocat. "Bologne, M. Silvani, avocat; le marquis Bevilacqua ou M. Minghetti, propriétaire, au choix du cardinal-évêque. "Ferrare, M. Rechi, propriétaire. "Parli, le Marquis Paulucci. "Ravenna, le Comte Pasolini. "Urbini et Pesaro, Comte Ferri. "Velletri, M. Sontucci, avocat. "Ancone, le Prince Simonetti. "Ancone, le Marquis Ricci. "Camerino, M. Peda, propriétaire. "Fermo, M. Felici, propriétaire. "Ascoli, M. Sgariglia del Monte, propriétaire. "Pérouse, le Comte Domini. "Spoleto, le Comte de Campello. "Rieti, M. Piacentini, avocat. "Viterbe, M. Ciolfi, avocat. "Orvieto, le Marquis Guaherio.

"Civita-Vecchia, M. Benedetti, avocat. "Frosinone, M. de Rossi, avocat. "Benevento, le Baron Sabariani. "Les députés, au nombre de vingt-trois, sont convoqués à Rome pour le 5 novembre prochain.

Mercredi dernier, il a été chanté à neuf heures un service solennel pour le repos de l'âme du Rév. M. Hudon, V. G., et chanoine du diocèse. Le service avait été recommandé par la Société de Tempérance dont M. Hudon était Président, et a été chanté par Mgr. de Martyropolis. Un grand nombre de membres de la Société de Tempérance et de l'Association St. Jean Baptiste s'étaient réunis à la maison d'École près de l'Évêché, et se sont rendus processionnellement à la Cathédrale. Ces excellents citoyens ont voulu par là témoigner combien leur est cher le souvenir de M. Hudon et combien le regrette la population de Montréal.

M. Crovier, curé de St. Pie, et M. Thibault, curé de St. Jérôme, sont arrivés à Montréal et viennent comme les autres prêtres qui les ont précédés, travailler au ministère des abris.

Nous avons le plaisir d'annoncer que M. Resther éprouve depuis hier un mieux très-sensible. Nous espérons que ce Monsieur nous sera conservé et pourra encore exercer au milieu de nous son zèle infatigable.

La pluie a fini de nous inonder. Nous voilà avec un soleil magnifique depuis mercredi matin, mais en revanche nous avons un vrai temps d'automne. On nous écrit de différentes localités que les patates ont manqué; nous en sommes vraiment fâché, mais nous nous consolons dans la pensée que, la récolte étant généralement abondante, nous aurons tous de quoi nous nourrir amplement et en nourrir encore beaucoup d'autres.

Les journaux, que nous avons reçu hier de la Nouvelle-Orléans, nous apprennent que la fièvre jaune ne diminue pas ses ravages et qu'actuellement, il n'y a qu'un seul prêtre qui soit en danger.

Il y a eu à New-York une faillite qui se monte à plus de £600,000! A Québec, on nous apprend que deux des marchands les plus riches viennent de perdre ensemble la belle somme de £50,000. Pas si mal pour le Canada!

Jeudi prochain, 23 du courant, Étienne Parent, Ecuyer donnera dans la Salle de l'Institut Canadien une lecture dont le sujet sera: "Du travail chez l'homme." Il n'est pas besoin de dire à nos lecteurs d'aller montrer par leur présence que les Canadiens savent reconnaître le talent et le savoir. La réputation du Lecteur nous assure d'avance que la salle de l'Institut sera pleine, aussi pleine qu'elle peut l'être.

Vendredi dernier, M. Magloire Lanctot, Etudiant en Droit, a été admis à la pratique. Ce sont MM. Beaudry et Loranger qui lui ont fait subir son examen devant son Honneur le Juge en Chef. Nous félicitons M. Lanctot de l'examen brillant qu'il a subi, et espérons que ses talents rencontreront l'encouragement qu'ils méritent.

Mercredi, le 15 courant, il y a eu, conformément à l'avis, une assemblée de tous les médecins du Canada-Est, et à la suite de l'assemblée, il y a eu un grand dîner. Il paraît que toute la discussion n'a pas été des plus pacifiques. La rumeur rapporte que l'entente cordiale des médecins de Montréal et de ceux de Québec s'est trouvée un peu compromise, mais que le dîner a tout remis dans l'ordre. Nous en sommes bien aise, surtout dans un temps où le besoin des messieurs de la faculté se fait encore bien sentir.

CORRESPONDANCE.

M. l'Éditeur,

Je pense que c'est rendre justice au mérite, de faire connaître au public, ami de la diffusion des sciences, la manière noble et généreuse avec laquelle Madame Masson, Seigneuresse de Terrebonne, encourage l'éducation dans ce village. Non contente de verser journellement d'abondantes aumônes dans le sein des malheureux, elle vient encore d'acheter pour plusieurs £100, et de donner, pour fonder un établissement d'éducation, toutes les propriétés, autrefois de M. Fontaine qui consistent en une maison grande et bien finie, un magasin spacieux à deux étages et quatre autres bâties; le tout en pierre, avec un jardin de plusieurs arpens, complanté d'un bon nombre de jeunes arbres fruitiers. Ces bâtiments sont admirablement bien situés, sur une élévation près la rivière qui forme en cet endroit un fort joli bassin, parsemé de petites îles verdoyantes d'un aspect enchanteur. Tous ceux qui ont vu ce local, s'accordent à dire qu'on ne peut presque rien désirer de mieux, pour un établissement de ce genre.

Voilà, M. l'Éditeur, le don si beau et si noble que Madame Masson, vient de faire en faveur de Terrebonne, avec un plaisir qui a étonné ceux qui en ont été témoins. Heureuses les personnes qui dans la fortune ont tant de grandeur d'âme et qui savent si bien administrer les biens que Dieu leur a confiés! Heureuses les âmes qui ont tant d'amour pour le bonheur du peuple dont elles sont vraiment les mères! Heureuse celle qui pourra toujours dire: j'ai prouvé la science du salut et le pain de la vie à tant de milliers d'enfants malheureux! Heureux les enfants d'une mère si charitable et si bienfaisante! Déjà le Ciel est en leur faveur, puisqu'ils sont fils de celle qui protège les élus de Dieu.

Pour perpétuer le souvenir d'un si grand bienfait et pour conserver à sa postérité le nom d'un honorable citoyen, qui était la gloire de sa nation, on a donné à cet établissement le nom de "COLLÈGE MASSON."

Des Frères de l'Institut de St. Joseph, arrivés de France le printemps dernier ont la direction de cette maison où, ils auront des classes de français et d'anglais avec tous les branches d'une éducation libérale et adaptée aux besoins du Pays; on admettra les enfants de tous ceux qui voudront bien encourager cette nouvelle maison, et ils y recevront les soins les plus assidus. C'est aussi un précieux avantage pour